

REVUE BELGE
DE
NUMISMATIQUE

PUBLIÉE

SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE NUMISMATIQUE.

DIRECTEURS :

MM. LE V^{te} B. DE JONGHE, LE C^{te} TH. DE LIMBURG-STIRUM ET A. DE WITTE

1899

CINQUANTE-CINQUIÈME ANNÉE.



BRUXELLES,

J. GOEMAERE, IMPRIMEUR DU ROI.
Rue de la Limite, 21.

1899

ADOLPHE OCCO III

LE MÉDECIN NUMISMATE D'AUGSBOURG

ET SA MÉDAILLE AU SQUELETTE VÉSALIEN

1552

PLANCHE III

Il était le troisième du nom. Brucker, son concitoyen, a publié, à Leipsick, l'histoire des trois Occo, pour servir à l'illustration de la littérature et de la médecine au xvi^e siècle.

Au siècle dernier (1747), Haid, artiste augsbourgeois, grava le portrait de notre docteur. J'ai moins récent que cela à offrir à mes honorables confrères (1). Voici d'abord une effigie vieille de tantôt trois siècles et demi.

C'est une médaille d'argent, du module de 55 millimètres, qui porte d'un côté le buste d'Occo III, le chef coiffé d'un gentil bonnet. Il avait alors vingt-huit ans, et il les paraît de reste. La figure respire la franchise, la clairvoyance, la décision ; et le tout est exprimé avec une discrète élégance, dans un modelé habilement ressenti.

(1) M. Picqué a donné lecture d'un résumé de cette étude, le 17 juillet dernier, dans l'assemblée générale de la Société royale de numismatique.

· Légende :

ADOLPHVS OCCO · A · F · AVGVST · MED ·
ANNO ÆTAT XXVIII ·

Sur la coupure du bras est inscrit le millésime
MDLII.

Arg., 55 mm. (1). Pl. III.

1552! C'est à peu près le temps où se mettent à travailler chez nous, pour ne citer que ce qui est hors de pair, Jonghelinck, Étienne de Hollande, — à désigner ainsi, faute de mieux, — et l'auteur de quelques médailles en métal vil, aux nobles images et semblances de gens d'Anvers et d'un hydrographe brugeois. Il y faut voir, à mon avis, les œuvres du statuaire-architecte, frère du peintre Frans Floris.

Le revers de la médaille, d'une fonte parfaite, nous présente un squelette accoudé à un cippe, dans une attitude pensive qui n'est pas sans abandon ; les phalanges de la main droite reposent sur un sablier. Sur le cippe on lit :

ABSORPTA EST MORS IN VICTORIAM;

et une légende faite pour mortifier les sens et l'esprit :

IPSE IVBET MORTIS TE MEMINISSE DEVS.

On voudra bien me permettre d'insister sur ce revers ; ce sera mon thème fondamental.

(1) Le catalogue de la collection du Dr Hipp. Kluyskens, vendue à Gand, le 12 août 1886, p. 85, n° 104, fait mention d'une médaille au même revers, d'un module sensiblement inférieur, 31 millimètres.

Nous avons ici la souplesse, la désinvolture des petits squelettes du naturaliste japonais Hokousai, se gaudissant, en un jardin secret, dans toutes les attitudes auxquelles se peut prêter notre ostéologie. Il y a pourtant ceci en plus dans notre médaille : du style et la tournure d'un *Pensieroso* d'Occident.

Ne croyez pas toutefois que cet admirable revers soit du seul fait de l'artiste augsbourgeois : un homme né à Calcar, dans la régence de Dusseldorf, et qui s'appelait Jan Stevens, l'avait dessiné, neuf ans auparavant, pour le Bruxellois André Vésale. Le livre merveilleux *De humani corporis fabrica* paraissait en 1543, à Bâle, chez Oporin. Le modelleur augsbourgeois a trouvé si bien la figure de la page 164, ainsi désignée : « le corps humain dépouillé jusqu'aux os et dessiné de profil », qu'il s'est approprié jusqu'à l'arbuste mutilé de l'image vésalienne. Un crâne vu par le dessous et un petit os hyoïde en forme d'arc remplacent le sablier de la médaille.

VIVITVR INGENIO CÆTERA MORTIS
ERVNT

est l'inscription du cippe de profil grandiose, au listel orné de rosaces. Et de fait, le génie de Vésale a traversé les siècles, et l'art lui sert de support.

Ce Jean de Calcar, qui d'abord étudia à Utrecht, puis se rendit à Venise pour travailler sous le

Titien a laissé des portraits que l'on a pu confondre avec ceux du maître. Dans l'*Anatomie*, chef-d'œuvre de la typographie bâloise, il s'est entendu à donner à ses squelettes un mouvement et une expression qui consoleraient d'être mort.

L'éditeur Herbst, Oporinus, l'Automnal, du grec Opora, s'était bien trouvé du laudanum, la panacée du célèbre Paracelse, cet observateur direct des phénomènes de la nature qui expliquait la physiologie à l'aide de la chimie et définissait la maladie un parasitisme vivant. Il exerça une action puissante sur le développement de l'art médical; avec cela, étalant un charlatanisme mystagogique qui ne dut pas nuire à sa réputation.

Comme Occo, il fut médecin principal d'une ville, *Stadtarzt* de Bâle, et comme lui se brouilla avec les magistrats municipaux. Sa médaille, où il est vu de face et que Rubens, qui a laissé de lui un chaud portrait, connaissait peut-être, a été faite deux ans avant sa mort, arrivée en 1541 (1).

Il prescrivait, on l'a vu, le laudanum; le remède par excellence d'Occo III était la rhubarbe (2). Faut-il citer ici l'antique *garum* qui passait pour souverain contre la pituite et que préconisait François Rabelais, médecin et architréclin, dans une épigramme : *de Garo salsamento*? Il n'est que

(1) Voy. MAZZUCHELLI, *Le Trésor de numismatique*, et le musée de peinture de Bruxelles (dernières acquisitions).

(2) JÖCHER, *Gelehrter Lexicon*, III.

le garum pour redonner de l'appétit à un homme d'études :

Dejectam assiduus libris dum incumbis orexim

. Restituent.

Guillaume Bouchet, qui écrivait il y a plus de trois cents ans, disait qu'anciennement il y avait trois sortes de médecins : les empiriques, qui rapportaient tout à l'expérience et à l'usage, et non à la raison ; les méthodiques, au flux et à son empêchement ; les logistiques et rationnels, qui avec l'expérience mettaient la raison. Cette phrase jette jour sur les systèmes médicaux du siècle.

Le squelette vésalien passa bientôt à l'état de prototype. Il reparait, tourné vers la gauche, sur un cuivre, traité sans l'ombre de souplesse, dans un in-folio flamand publié à Anvers, en 1568, par Christophe Plantin, sous le titre d'*Anatomie ou Images vivantes des parties du corps humain*. L'auteur a soin de nous faire souvenir qu'Avicenne appelait « alphaic » l'os hyoïde qui réapparaît sur le cippe anversois avec de menus osselets de l'oreille et une dent.

Dans une pompeuse dédicace à très honorable, vertueux et prudent seigneur Gérard Grammay, trésorier des états pour le fait des guerres, l'imprimeur d'Anvers développe le thème : *Os sublime homini dedit* et conclut que rien sur terre n'est plus beau que la fabrique du corps humain. Cet axiome, Benvenuto Cellini l'avait corroboré d'un témoi-

gnage souverain en 1554 dans son *Discours sur les principes de l'art du dessin* : « Tu dessineras le squelette exactement comme si c'était un homme vivant, c'est-à-dire que tu le feras poser de façon à voir, par exemple, comment et quand la jambe s'articule à la hanche et de quelle manière elle se meut. Ainsi, pose ton squelette dans une attitude hardie. En agissant ainsi, tu acquerras une force merveilleuse, qui te rendra faciles toutes les grandes difficultés de notre art divin. — Et pourquoi la manière de Michel-Ange, si différente de toutes celles qui l'ont précédée, a-t-elle obtenu un si éclatant succès, sinon parce qu'il a poussé à ses dernières limites l'étude du squelette humain ? » Bien imprudent eût été l'ascète qui aurait reproché à l'irascible Florentin la déification de notre matière ! Apparemment, il eût reçu l'accueil que le non moins irascible Jacques Casanova de Seingalt réservait à ses contradicteurs sur le terrain de la poésie italienne.

Il semble vraiment que l'auteur du *Persée* ait écrit ce qui précède avec les figures de Jean de Calcar étalées sous ses yeux. L'Académie française des Beaux-Arts ne s'exprime pas autrement dans le dictionnaire qu'elle publie actuellement pour les artistes ; mais l'on continue d'y faire honneur au Titien des figures dessinées pour Vésale, tout comme on les publiait un jour, en Italie, sous le titre de *Notomie di Titiano*.

Pour nous faire sentir notre néant, un artiste

lyonnais, d'il y a quelque cinquante ans, reprit, en une grande lithographie, notre vieux squelette, ombragea le cippe du saule de Sainte-Hélène, et y inscrivit : *Memento quia pulvis es*. D'autres sentences mortifiantes agrémentent l'image; et à l'heure qu'il est, un cours de dessin fort répandu n'a rien trouvé de mieux à faire copier à la jeunesse que le squelette de 1542. Mais comme nous sommes loin de l'accentuation du xvi^e siècle ! Je crois bien que Benvenuto eût détourné son regard de ce dessin timide et étriqué.

Avant l'apparition de l'effigie d'Occo III, notre dissection avait donné lieu sur des médailles à une interprétation lugubre. Au commencement du xvi^e siècle, il y avait en Allemagne un artiste qui signait M. P. La légende qu'il a mise à un cadavre étendu sur une civière fait entendre qu'il faut mourir avec gloire. L'œuvre, datée de 1526, a vu le jour pour honorer un médecin des eaux de Carlsbad, Wenceslas Bayer. Un cadavre, au ventre et au thorax vidés, a été porté dans un charnier. Le conservateur du Cabinet de Vienne, M. Bergmann, discernait à ce revers macabre un juste brevet d'horreur. L'on y constate toutefois un sérieux progrès en fait de structure ostéologique. Vers la fin du siècle précédent, l'artiste à qui l'on doit l'*Imago mortis* de la *Chronique de Nuremberg*, Michel Wolgemut (1), qui n'était

(1) V^{te} H. DELABORDE, *La Gravure*.

certes pas le premier venu, avait témoigné d'une parfaite méconnaissance du squelette humain. Ses danseurs de cimetièrre exécutent un pas de trois du Tyrol au son d'une flûte à bec ; un seul os leur suffit à l'avant-bras et à la jambe ; le bassin dont ils s'étaient est une simple tête de fémur continuée en bourrelet. Mais ce ne devait plus être que l'erreur d'un instant : ces squelettes informes, ignorants de leur fortune de plus de deux cents os, menus et gros, détaleront dès que la Renaissance poindra en Allemagne, et auront hâte de se compléter. A un certain moment, il y a un monde entre la candide ignorance de Michel Wolgemut et l'œuvre de son élève Albert Dürer.

Il existe encore deux autres médailles que le modeleur M. P. a signées : celle du frère de Dürer, 1534, et un deuxième revers emblématique pour le médecin de Carlsbad, daté comme l'autre de l'année de sa mort. Cette fois, on nous montre un crâne couché sur un livre entouré d'ossements (1).

Le beau livre de M. Bergmann nous offre un joli emblème médical imaginé par Antonio Abondio pour la médaille qu'il fit en l'honneur de Thomas Jordan de Klausenbourg, 1570. Une ruine

(1) J. BERGMANN, *Medaillen auf berühmte und ausgezeichnete Männer des österreichischen Kaiserstaates, von XVI bis zum XIX Jahrhundert*. Wien, 1844. 2 volumes.

M. ADOLPHE ERMAN, *Deutsche Medailleure des Sechzehnten und Siebzehnten Jahrhunderts*, Berlin, 1884, donne le monogramme MP et renvoie à « l'horrible » médaille du médecin bohème Beyer.

à arcades et voûtes effondrées; un scorpion avec le dernier article de la queue, *in cauda venenum*, coupé, et, entre le fragment caudal et le corps de l'arachnide, un scalpel. C'est d'une bien pénétrante ingéniosité.

L'imagination italienne abondait alors en allégories, dont une grâce exquise n'excluait pas la profondeur. Lui avait-on lu l'*Alceste* d'Euripide, à Pastorino de Pastorini, quand il fait repousser par un robuste jeune homme accompagné d'un vieillard et d'une jeune fille le fatal squelette, la Mort, le *Thanatos* au noir *péplus* que le brave Hercule, fils de Jupiter, se propose d'épier, d'assaillir et d'êtreindre dans le cercle de ses bras. Il ne sera au pouvoir de personne de la lui arracher avant qu'elle ait rendu Alceste (1).

Mal à propos viens-tu, crie la médaille.

Je reviens aux portraits des Occo. Rudolphi, en 1823, dans un *Index* de numismatique médicale dédié au docteur Christophe Knape qui fêtait son cinquantenaire professionnel, décrit les médailles des trois Occo. Le premier, dit *Frisius*, naquit à Osterhuysen, en 1447. Il exerça son art à Augsbourg et mourut en 1503. La cause des lettres, en Allemagne, lui a grande obligation. Rudolphi possédait une superbe médaille de plomb à son effigie; le cabinet du roi, à Berlin, conserve un exemplaire d'argent.

(1) LITTA, *Este*, fol. XV, et HEISS, *Méd. de Florence*, II, 120.

Dominique Baltens, appelé *Custos* (1560-1612) nous a laissé du *Frisius* un portrait gravé, d'une haute fantaisie. On croirait voir un nécromancien qui « fait venir à lui les diables et interroge les morts », pour ne point parler autrement que le père de la chirurgie moderne, Ambroise Paré. Qu'on se le figure avec une grande barbe, un regard fatal sous un haut bonnet, des cheveux qui tombent en longues boucles sur les épaules, et une robe fourrée par-dessus un pourpoint à damassures. Un distique sous l'ovale du portrait nous énumère les cinq étoiles de première grandeur qu'avait vues naître la terre frisonne : Rodolphe Agricola, Viglius, Hopperus et Gemma, auxquels se vient ajouter Adolphe Occo :

Rudolpho, Viglio Hoppero, Gemmae addito Adolphum
 Occonem : Frisiæ lumina prima tenes.

Le graveur anversois *Custos* s'était fixé à Augsburg, la vieille ville des peintres (1). Il y apportait le style nouveau de la gravure sur cuivre. Il fut aussi éditeur d'art. De son atelier sortirent deux publications remarquables, les *Portraits des Fugger* (1593) et les *Effigies princières* de la salle espagnole de l'Ambrass tyrolien.

Le graveur liégeois Théodore de Bry a ouvert ses *Icones et effigies virorum doctorum* à un bon portrait de notre Occo. Le recueil comprend

(1) K. von Lützow, *Geschichte des deutschen Kupferstiches und Holzschnittes*, dans *Geschichte der deutschen Kunst*

289 planches de diverses époques et de diverses mains. Le tout vit le jour, en plusieurs fois, à Francfort où de Bry mourut *septuagenarius*. Ses fils continuèrent les affaires. Un paragraphe de l'*Abécédario* de Mariette ne laisse pas de piquer ma curiosité. J'y vois que « Théodore de Bry est un de ceux qui ont le mieux contrefait les médailles antiques. Les curieux reconnaissent celles dont il a fait les coins; elles sont, ainsi que celles du Padouan, considérées comme ce qu'il y a de plus parfait dans les médailles fausses ». Il avait pris pour emblème une fourmi, avec ces mots :

Nul sans souci, de Bry.

Sous une arcature décorée d'arabesques, se montre à mi-corps, grave, austère, la figure creusée, Adolphe Occo III, descendant de deux Adolphe. Dans l'état civil écrit sur la table devant laquelle il se tient, on a omis la date du décès. Un distique proclame que le praticien et le numismate sont l'honneur de l'histoire et de l'art de Paiéon qui guérissait des dieux.

D'autre part, les vers hexamètres et pentamètres d'un portrait gravé par Dominique Custos nous vanteront sa force d'âme sous une frêle enveloppe :

Et varias vitæ fragilis sortesque vicesque
Magnus in exiguo corpore mente tulit (1).

(1) KÖHLERS *Münz-Belustigung*, VIII, 1736.

Il fut du nombre de ces médecins que Montaigne se flattait d'avoir connus : honnêtes hommes et dignes d'être aimés.

Bayle, à l'article Boissard de son *Dictionnaire*, estime que les vers mis par Jacques Boissard, antiquaire et poète franc-comtois, au-dessous de la taille-douce des Hommes illustres de Th. de Bry, ne méritent pas qu'on les méprise comme font quelques-uns.

Prenons maintenant le portrait de profil que Christophe Plantin a fait graver en tête du livre d'Occo (1). Il est placé dans une bordure d'oves, tenue par deux anges, le tout avec frontons, enroulements, modillons et masques cornus. Ce n'est plus du tout le buste de la médaille de 1552. Le jeune médecin d'alors avait sa petite taille bien prise dans un pourpoint passémenté, un bonnet de velours élégamment coupé sur la tête et l'épée à la hanche ; car, à Augsbourg, au dire du *Journal du voyage de Michel de Montaigne*, il est assez malaisé de distinguer les nobles, « d'autant que toutes façons de gens portent leurs bonnets de velours, et tous des épées au côté ».

A cela rien d'étonnant : Augsbourg, foyer d'activité industrielle et artistique, était arrivé à une

(1) Voy. *Annales Plantiniennes*, par C. RUELENS et A. DE BACKER. — Première partie : Christophe Plantin (1555-1589). C'est la vingt-cinquième impression de l'année 1579. Une seconde édition, sans nom d'imprimeur, parut en 1601, à Augsbourg. C'est à tort que les *Annales* parlent du portrait d'Occo comme d'un cliché de gravure sur bois.

véritable exubérance de richesse ; avec Nuremberg, c'était le centre des relations de tout le Nord avec l'Italie, et particulièrement avec Venise et le Levant. Il en fut ainsi jusqu'à la guerre de Smalkade : partout dans les limites du monde connu, l'on apercevait les navires et les factoreries des Fugger et des Welser ; et on peut dire que la ville aux diètes ne souffrit pas réellement d'éclipse avant l'affreuse guerre de Trente ans.

Le portrait sur bois du médecin d'Augsbourg nous le montre terriblement vieilli. Plus de cinq lustres ont passé sur la médaille de 1552. La maladie paraît avoir produit chez lui une sorte de momification.

La médaille de 1606, entourée de laurier, faite l'année de sa mort, et que Köhler a fait graver dans sa *Récréation numismatique* du 21 novembre 1736 (1), rappelle de tout point le cadre ovale des *Imperatorum romanorum numismata*. L'œil et le visage osseux font songer au profil de Jean Calvin. L'un et l'autre, au demeurant, formulaient les mêmes vérités chrétiennes. Si Calvin, dans son *Institution de la religion chrétienne*, d'un français si ferme et si pur, écrit : « Nous ne pouvons désirer la vie future, sans être premièrement touchés d'un contempnement de la vie terrienne », Occo, en d'im-

(1) Rudolphi dit avoir vu la médaille en argent dans le médaillier du roi. Il écrit erronément 32 pour 82 en énonçant l'âge d'Occo. Le Dr Renauldin, dans ses *Études sur les médecins numismatistes*, suit ici Rudolphi et se trompe comme lui.

perceptibles pattes de mouche, au long du cadre de son portrait des *Numismata*, nous ouvrira son cœur : *Ex diuturno studio in primis hoc didici, mortalia contemnere et ignorantiam meam non ignorare.* Sous le portrait, il a fait imprimer qu'il vivra désormais pour Christ. Dans le blanc qui sépare les deux strophes de la poésie initiale : *Ad lectorem*, il a mis de sa main : *Tota vita sapientis debet esse meditatio mortis*; il y ajoute huit vers dont je transcris les deux derniers :

Non mihi mors sed somnus erit : sic carcere clausus
 Scœpius optatum gaudet adesse diem.

Etil signe : *Adolphus Occo, Med R P A. Anno 1582.*

Il n'a plus en vue que la mort, couronnant le sacrifice d'une vie chrétienne; la pensée de la mort nous fera mépriser les misères d'ici-bas. C'est du grec qu'il se servira pour le redire dans le cartouche ménagé au bas de son portrait.

Pareilles annotations décorent l'exemplaire conservé dans la bibliothèque de la ville d'Augsbourg (1). Là aussi il a hâte d'échapper au tumulte du monde et d'être reçu dans la cité céleste : *Demus operam, ut ex hac misera turba et collusione hominum... proficiscamur.*

Le titre du livre d'Occo sonne ainsi dans son intégrité :

IMPP. ROMANORUM
 NUMISMATA
 A POMPEIO MAGNO
 AD HERACLIIUM.

1) KOEHLER, t. VIII, p. 375.

QUIBUS insuper additæ sunt inscriptiones quædam veteres, arcus triumphales, et alia ad hanc rem necessaria.

Summa diligentia et magno labore collecta ab ADOLPHO OCCONE R. P. AVG. MEDICO, antiquitatum studioso.

— La vignette de Plantin. —

ANTVERPIÆ. Ex officina Christophori Plantini, architypographi Regij.

M. D. LXXIX.

A la fin du volume, sous la liste des empereurs, on a écrit :

D · N · PHOEI · P · F AVG. *Vidit Jacobus Colius Ortelianus.*

Ce Jacques Cools, Colius, né à Anvers en 1563, s'établit à Londres et y fit fortune. Il était neveu d'Abraham Ortelius, l'illustre géographe qui conseilla à Van Meteren de mettre en œuvre les documents qu'il avait recueillis sur l'histoire des Pays-Bas. L'historien dédia son livre à l'Ortélien, son parent, son concitoyen, son bien cher ami. Cela ne nous sort pas tout à fait d'Augsbourg, car la mère de Van Meteren, Ottilie, était fille de l'Augsbourgeois Guillaume Ortels, qui fut l'aïeul d'Ortelius, ainsi que nous l'apprend Paquot, au tome XII, p. 340, de ses *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des XVII provinces des Pays-Bas*.

Il se trouve que l'université de Cambridge possède un exemplaire interfolié et enrichi de notes et de dessins de médailles par le dit Colius. On

y rencontre pareillement sa signature, *Jacobi Colij Aug.* 1588, *Antverp.*, apposée sur la page du titre.

Il y avait, dans les pays où l'on pouvait se dire protestant, bien des gens venus de nos provinces, et ils n'étaient pas les moindres citoyens du côté de l'intelligence. Je trouve, dans la publication grandiose intitulée *Ecclesiæ Londino-Batavæ Archivum* (1), et cela au tome premier contenant les lettres tant d'Abraham Ortelius que des savants qui étaient en correspondance avec lui et avec Colius, la réponse d'Occo à la demande que le géographe lui faisait d'avoir communication de la carte de Peutinger. Le médecin-numismate ne cèle pas sa déconvenue. Il n'y a pas grand chose à tenter de ce côté. Le Peutinger de 1582 et ses amis sont de parfaits papicoles, *papicolæ*, avec lesquels il n'a, pour ainsi dire, rien de commun, les luthériens étant considérés par eux comme des membres coupés de l'Église du Christ. Il y a ici, à Augsbourg, toute l'aversion mutuelle qui existait entre Juifs et Samaritains. Toutefois, il s'offre à examiner la carte, si l'on veut bien tolérer son intervention ; malheureusement on ne se fie pas à lui. La fin de la lettre se rapporte à des points d'antiquités et de numismatique. Ortelius voudra bien avoir l'obligeance de servir de truchement.

L'irritation qui perce dans la lettre d'Occo à

(1) Edidit J.-H. Hessels, *Cantobrigiæ*, typis *Academiae*, sumptibus *Ecclesiæ Londino-Batavæ*, 1887, in-4^o.

Ortelius s'explique par le revirement qui s'était produit, à Augsbourg, sur le terrain religieux. « La ville était premièrement toute zwinglienne, dit le *Voyage de Montaigne*. Depuis, les catholiques y étant rappelés, les luthériens prirent l'autre place. Ils sont à cette heure plus de catholiques en autorité, et beaucoup moins en nombre. » Il s'y était aussi établi des pères de la Compagnie de Jésus, que M. de Montaigne visita, « et y en trouva de bien savants ».

L'*Archivum* de l'Église londino-batave reproduit une autre lettre d'Occo à Ortelius. Elle a trait à une réimpression de son ouvrage sur les monnaies impériales et porte la date du 4 mai 1598. Une troisième lettre du recueil précité, partie d'Augsbourg le 6 février 1599, explique à Colius que son grand âge et sa santé l'éloignent en quelque sorte de la numismatique grecque.

Marc Laurin, ou Lauryn, Lauweryn, seigneur de Watervliet, « gentilhomme docte et honorable, avec très grande diligence, et non moindres frais, avait fait amas d'un nombre incroyable de très belles et fort antiques médailles d'or, d'argent et de bronze » (1). Martin De Smet, de Westwinkel, et lui avaient travaillé de concert à la formation d'un recueil d'épithames latines, supérieur à tout ce que l'on connaissait en ce genre (2). Il entra

(1) L. GUICHARDIN, *Description de tous les Pays-Bas*.

(2) Voir l'article de M. L. ROERSCH sur *Marc Laurin*, au tome XI, page 461, de la *Biographie nationale*.

en relation avec Goltzius, l'entrepreneur artiste numismate, par l'intermédiaire du géographe. « Il est mon protecteur par excellence ; l'éclat de sa naissance et sa richesse sont unis à une entente des antiquités qui ne le cède à personne », écrira Goltzius dans une de ses épîtres dédicatoires.

La Bibliothèque royale possède de l'œuvre de Goltzius un exemplaire qu'on peut qualifier de royal. Il se compose de six volumes que réunit à grand'peine, au début de ce siècle, le bibliophile hors ligne Van Hulthem. C'est une collection complète de la première édition. L'on jugera de la rareté par cette remarque du feuillet de garde : « Ces différents volumes ont été imprimés dans différents lieux et à des époques différentes, quelques-uns au milieu de la révolution et des troubles belgiques ». Goltzius fut son propre éditeur en plusieurs langues. Voici le titre de son livre le plus connu :

LES IMAGES PRESQUE DE TOUS LES EMPEREURS DEPUIS
C. JULIUS CÆSAR JUSQUES A CHARLES. V. ET
FERDINANDUS SON FRERE, POURTRAITES AU VIF,
PRINSES DES MEDAILLES ANCIENNES : NON COMME
ELLES ONT ESTE EVULGUÉES PAR CY DEVANT, AINS
AU VRAI, ETC., PAR HUBERT GHOLTZ DE WIRTZ-
BOURG PAINTRE EN ANVERS, ANNO MD.LVII.

Quand il fut parti à la quête de médailles antiques, il vit, à Augsbourg, Jean-Jacques Fug-

ger, comte de Kirchberg et Weissenhorn, Charles Peutinger, Raimond Fugger et le docteur en médecine Adolphe Occo. Jean-Jacques et Raimond Fugger nous sont présentés sous les numéros 12 et 19 de la galerie gravée par Dominique Custos, Wolfgang et Lucas Kilian. A voir les cent trente portraits de ces grands manieurs d'argent et de leurs femmes, on met en doute la sentence de La Bruyère : « Le manieur d'argent est un ours qu'on ne saurait apprivoiser ». Non seulement tout le monde ici a l'air probe, mais encore bienveillant.

Il existe un *Calendarium historicum*, édité à Francfort, en 1557, par le docteur en droit Michel Benther. Dans l'exemplaire de la Bibliothèque royale, on lit, écrit en allemand, après la mention de la mort de Louis XII, sous le signe du Verseau, et un dîner de famille pour vignette d'en-tête :

« En l'an 1559, moi Hubert Goltz, j'arrivai à Augsbourg et y restai un mois et trois jours à copier les médailles de l'empereur Ferdinand et d'autres personnes. » En 1563, il rappelle, dans l'hommage d'un de ses livres, que l'empereur a été pour lui d'une bienveillance extrême, que, tout de suite, il lui a fait montrer ce qui pouvait servir à ses études.

Il va sans dire que les Fugger — que Rabelais et d'autres Français appelaient *Fourques* et *Foulcres* — se soignaient dans leur mise et habitaient un beau logis. Le *Voyage de Montaigne* nous en a touché un mot : « Chez les Foulcres, nous vîmes aussi

deux salles en leur maison, l'une haute, grande, parée de marbre; l'autre basse, riche de médailles antiques et modernes, avec une chambrette au bout », ainsi qu'il était séant aux premiers marchands de la chrétienté.

Quels experts ces Fugger étaient! Rabelais, historien de toute sûreté, rapporte qu'ils avaient estimé l'anneau du jeune Gargantua à la valeur de 69,894,008 moutons à la grand'laine.

Dans son majestueux *Thesaurus* de la numismatique grecque et romaine, Goltzius, bien que fortement aidé par Laurin, avait témoigné de plus d'art et, si je puis dire, de plus de littérature, que d'esprit méthodique. En revanche, ce qui distingue Occo, c'est l'entente de la classification, reposant sur une philologie très sérieuse pour l'époque : le premier il rompit la glace, a dit Koehler. Dans ses *Numismata*, il observe un ordre chronologique rigoureux, et je m'étonne que dom Banduri lui fasse un crime de ce que la succession des temps présente parfois, chez lui, de légères divergences. Il s'est cru obligé de faire du médecin allemand une véritable exécution. Du livre, il ne reste que d'innombrables bévues, et il faut au censeur un mot grec pour rendre son indignation : des *σφάλματα*, s'écrie-t-il!

Au demeurant, Occo, dans un monde meilleur, pourra se consoler avec un autre débris de l'archéologie, aussi maltraité que lui, Jacopo de Strada, dont l'*Epitome antiquitatum*, tant vanté

autrefois, ne peut servir désormais qu'à contenir du poivre, tout comme les écrits de Pelletier feront

Aux futurs épiciers préparer des cornets,

dit en latin dom Banduri de Raguse.

Je ne vois pas qu'il reprenne notre auteur sur certains hors-d'œuvre historiques qu'on ne lui passerait plus aujourd'hui. C'est ainsi que dans l'exposé, lapidaire en quelque sorte, de la numismatique d'Auguste, l'on est arrêté par cette anecdote empruntée à l'*Histoire ecclésiastique* « de Nicéphore, fils de Calliste Xantouplois » :

« César Auguste, seigneur fort renommé pour les hautes entreprises qu'il mit à fin, d'une dextérité accompagnée de bonheur, et qui a été le premier appelé du nom de monarque, et seul empereur de la terre universelle, allant jà sur l'âge, vint à l'oracle d'Apollon Pythien : auquel ayant offert un sacrifice de cent bêtes (qui était le plus grand de tous), il s'enquit, qui serait celui des mains duquel, après lui, tomberait le gouvernement de l'empire romain : mais quand il vit qu'il n'en tirait aucune réponse, il sacrifia de rechef autant de victimes qu'à la première fois, et interrogea

(1) Voici la transcription d'une note collée dans l'in-folio des *Numismata imperatorum romanorum à Trajano Decio ad Palæologos Augustos*, précédant la *Bibliotheca nummaria* : « On dit que Louis-François Delabarre, de l'Académie des inscriptions, né à Tournay en 1688, et mort à Paris en 1738, est le principal auteur de cet ouvrage, quoiqu'il soit annoncé d'être de dom Banduri. » Cette note émane de C. de Milly, dont la vente s'est faite le 2 vendémiaire et jours suivants an VIII, à Paris. (C. VAN HULTHEM.)

l'esprit, qui répondait ordinairement, pourquoi il se taisait alors, vu qu'il était coutumier de donner conseil ; lequel, après avoir un bien peu attendu, répondit en cette sorte :

L'enfant hébreu, et Dieu, qui gouverne les Dieux,
 Me fait quitter ce temple, où j'abusais le monde,
 Pour aller aux enfers, où douleur triste abonde :
 Laissant donc nos autels, cherche autre part ton mieux.

« Où j'abusais le monde » et « où la douleur triste abonde » ne sont, à la vérité, que des chevilles mises « pour la contrainte de la mesure » (1); mais elles ne laissent pas de faire loucher davantage un texte dont le grand J. Scaliger et, après lui, Isaac Casaubon et d'autres ont fait la critique. Occo, lui, a traduit les trois vers grecs le plus fidèlement du monde.

« Après avoir ouï cette réponse, poursuit Nicéphore, César retourna à Rome, et fit élever un autel au Capitole, avec une inscription latine, qui vaut à dire en notre langue :
 AUTEL DU PREMIER NÉ DE DIEU. »

Occo ne prévoyait pas que le temps était proche où La Mothe-Le Vayer, Van Dale, médecin de Harlem, et le mondain Fontenelle, vulgarisateur du *De Oraculis* de Van Dale, se mettraient à prouver qu'à l'avènement du Christ les oracles n'avaient pas cessé, parce qu'ils étaient simplement l'effet de la fourberie des prêtres païens.

Goltzius, que les *Numismata* se contentent ici de

(1) Traduction française de Nicéphore, publiée en 1578, à Paris, chez Abel L'Angelier, in-fol.

répéter, devait tenir la merveilleuse légende de Marc Laurin, homme de grande lecture. En 1599, sous la rubrique de *Divus Octavianus Augustus*, notre compatriote, de Gand, Levinus Hulsius, Liévin Van Huls, encore un Belge émigré, reprend l'oracle pythique et imprime les trois vers de « L'enfant hébreu... », *Me puer Hebræus*, en gros caractères (1). Le vieux cœur de ces antiquaires s'attendrissait au souvenir de cette annonce mystérieuse de la venue du Sauveur. Et n'est-ce pas avec une singulière émotion que Rabelais parle de la voix qui retentit sur les mers pour clamer aux hommes éperdus que le grand Pan était mort. C'était peut-être en toute sincérité que l'auteur de *Gargantua*, après Eusèbe, faisait application de cette étrange histoire à Jésus-Christ, qui « à bon droit peut être en langage grégeois dit Pan, vu qu'il est notre Tout ».

Le XVIII^e siècle touchait à son déclin, quand Goethe, lui aussi sous l'impression de ce déchirement de l'humanité, le voulut peindre dans la ballade de la *Fiancée de Corinthe*. L'anecdote, qu'avait recueillie un bouquin portant pour titre *Theatrum tragicum*, avait frappé cette haute intelligence; et il lui advint comme à Shakespeare venant de lire, dans l'amplification de Belleforest,

(1) Hulsius mourut à Nuremberg en 1605; il était mathématicien, géographe, numismate. (VALÈRE ANDRÉ, *Bibliotheca belgica*, p. 564.) Son livre a pour titre : *XII Primorum Cæsarum et LXIII ipsorum uxorum et parentum... effigies*.

ce que Saxo Grammaticus avait raconté de Hamlet.

Trois pages plus loin, Occo nous fait conduire par César Auguste, revêtu pour la 34^e fois de la puissance tribunice, devant l'autel de Narbonne.

En 1566, on avait trouvé, dans les fondements des vieilles murailles de la ville, les tables votives où la vieille colonie romaine rendait hommage à la divinité de l'empereur.

Élie Vinet, en 1572, faisait imprimer, à Bordeaux, un livre intitulé *Narbonensium votum et aræ dedicatio*. Les *Numismata* d'Occo portent la date de 1579. Le monument était resté cent cinquante ans à la même place, au coin du palais de l'archevêché, lorsque l'archevêque Laberchère, « à la sollicitation de M. Pech, chanoine de Saint-Paul et à celle de M. Lafont, antiquaire, fit tirer de là ce précieux monument que les enfants gâtaient à coups de pierres » (Millin). En 1839, il fut transporté dans les salles du musée. La critique contemporaine conjecture que l'autel a été détruit dans un incendie sous Antonin le Pieux, qui le restitua. La tournure élégante des caractères des inscriptions rappelle l'époque antonine (1).

Une remarque en passant : les caractères dont s'est servi Plantin, l'imprimeur d'Occo, pour la transcription des tables votives, sont presque

(1) *Inscriptiones Galliæ Narbonensis latinæ edidit* OTTO HIRSCHFELD. Berolini, 1888. (*Corpus inscriptionum latinarum*.)

identiques à ceux du *Corpus inscriptionum latinarum*. La transcription intégrale de ce document dans les *Numismata* témoigne de la solidité des connaissances archéologiques du numismate : non pas qu'il ait soupçonné absolument tout ce qu'on y a vu de nos jours, mais le document lui parut assez important pour qu'il lui laissât occuper deux pages de son livre. Avec tout cela, il a des doutes ; en regard de la seconde inscription, on lit : *Dubito de inscript.* Occo, en tant qu'épigraphiste, nous a laissé un in-folio des inscriptions d'Espagne, imprimé à Bâle, 1592-1596.

Auguste, pour revenir aux tables votives, avait fondé à Narbonne l'institution du jury (1). Peut-être admit-il pour une moitié le peuple dans sa formation. Sur la face latérale, on invoque l'empereur : « O divinité de César Auguste, père de sa patrie, lorsque aujourd'hui je te donnerai cet autel et que j'en ferai la dédicace, je te le donnerai et le dédierai d'après les règlements. »

Occo n'eût pas été un profès des sciences naturelles, s'il avait passé sous silence les particularités que nous en ont laissées les annales des Césars. Ainsi nous donne-t-il à lire l'anecdote de Claude et du bolet que lui fit manger sa femme, après lequel, dit Juvénal, il ne mangea plus rien du tout. Les *Numismata* finissent sur un cas médical, celui

(1) ERN. DEJARDIN, *Géographie de la Gaule romaine*, t. III, p. 224.

d'Héraclius, qu'avec toute la bonne volonté du monde je ne puis conter ici : le cas est trop étrange.

Goltzius et, après lui, le brave Hulsius (1), qui était plutôt géomètre, n'ont pas manqué de reproduire en grand et en petit le pseudo-médailion de l'empereur d'Orient, au buste posé sur un croissant et représenté, au revers, dans un char attelé de trois chevaux, avec légendes grecques et latines assorties (2). L'on connaît comme pendant à cette œuvre de la Renaissance un grand buste restitué de Constantin, le premier empereur qui ait confessé la foi de Jésus-Christ.

Un sou d'or d'Héraclius et de son fils Héraclius-Constantin est la dernière monnaie publiée par Occo. Il écrit, suivant son habitude, le nom impérial tout au long. L'on doit évidemment, en commençant par le grand Pompée qui ouvre la série, relever des erreurs d'attribution et nombre d'omissions toutes naturelles ; mais l'on a, en revanche, à se demander avec regret ce que telle médaille romaine, soigneusement décrite, peut bien être devenue.

Occo a placé sous la plupart des noms de ses empereurs deux vers grecs marqués au coin d'une saine connaissance de la langue. Goltzius, en cela, l'avait devancé en latin. Avec discrétion, le

(1) *Imp. romanorum numismatum series*, n° 94. Francfort, 1603.

(2) ARMAND, t. II, p. 8, des *Médailleurs italiens*.

numismate d'Augsbourg, qui ne laisse jamais de citer son prédécesseur, élague les sentences qu'à bon droit il croyait clocher du côté d'une juste application. L'on voyait commettre d'étranges bévues. La première figure des Empereurs de Hulsius, celle de Jules César, a pour épigraphe une maxime que Cicéron trouvait abominable, et que cependant on lui endosse sans ménagement :

« S'il s'agit de régner, n'épargnons pas les crimes. »

Occo naturellement ne sacrifie pas, comme c'est arrivé au peintre Goltzius, la rigueur scientifique à l'effet plastique. En décrivant les monnaies impériales, il ne fait aucune distinction de métal ni de module. Elles ne lui servent qu'à éclairer l'histoire. Pour ce faire, il était bien outillé, ayant hérité des médailles de son père et de son grand-père. Les Fugger et le duc Albert de Bavière lui avaient largement ouvert leurs collections. La gratitude du médailliste s'exprime dans l'épître dédicatoire, où il souhaite que le prince, son protecteur, atteigne l'âge du Nestor homérique. Et à la page suivante, Hieronymus Wolphius vantera, en vers sonores, l'*altruisme* du médecin toujours secourable aux malades et aux pauvres, qui les aidait de sa bourse.

Le turbulent Nicodème Frischlin, poète lauréat du Comte palatin, à son tour l'apostrophe en des vers de verte allure, où l'austère et intransigeant

luthérien (1) aurait pu trouver à reprendre. Le poète wurtembourgeois était si imbu de classicisme, que, formant un jour le pieux projet de donner au Christ la prééminence sur Apollon et autres divinités païennes, il qualifie le souffle du Sauveur d'olympien (2).

Le cœur des suivants de la belle Laïs ne battait pas autant que le mien. Adolphe, à la vue de tes vieilles effigies royales. Puis naît le regret de ce passé : Où est le pieux Auguste ? où s'en est allé le grand Jules ? où, le cruel Néron ? On croit entendre le vieux poète parisien demander :

Dites-moi où, n'en quel pays,
Est Flora, la belle Romaine,
Archipiada, ne Thats.....

Les bons esprits se rencontrent.

Nous avons vu qu'Augsbourg était arrivé à une prospérité accomplie. Pour orner les palais de ses riches négociants, il fallait une armée d'artistes. Tout ce qu'exécutaient les sculpteurs en bois, les tabletiers, les *intarsiateurs*, les ébénistes, prenait le caractère de l'art. Hans Burgkmaier, le premier, doit avoir donné droit de cité aux formes

(1) La querelle d'Occo avec les magistrats d'Augsbourg venait de ce qu'il ne voulait pas accepter le calendrier grégorien : c'était porter atteinte à la liberté évangélique de conscience.

(2) D.-J. STRAUSS, *Leben und Schriften des Dichters und Philologen Nicodemus Frischlin*.

nouvelles. A la tête de ceux qui le suivirent, il faut citer Hans Holbein, le Vieux (1).

Le plus célèbre et le plus fécond des médailleurs d'Augsbourg fut Frédéric Hagenauer. Il n'était pas de la ville. On l'y voit travailler de 1526 à 1531, puis il va exercer son art à Cologne (1537-1546). On peut dire que sa manière manquait d'accent et de relief. Il existe une catégorie importante de médailles, sans nom d'auteur, portraiturant des bourgeois d'Augsbourg et des personnes que les diètes y amenaient. Comme on en peut juger par la médaille d'Occo, elles décèlent une puissance d'interprétation à laquelle Hagenauer n'est point arrivé.

La tradition d'art ne paraissait pas absolument rompue un siècle après. En 1650, florissait un certain Johann Kornmann d'Augsbourg, orfèvre, céroplaste et graveur de coins. Il travailla pour le pape Urbain VIII et plusieurs cardinaux. Son enthousiasme pour l'art l'avait conduit en Italie, où il travailla, d'abord à Venise, puis à Rome. J'acquis, il y a des années, de ce Corman — c'est sa signature — une médaille de la grandeur de celle d'Occo, au buste d'un homme de lettres parmesan qui s'appelait Ferdinand Carli : FERDIN · CAROLVS, PHILOSOPHVS PARM · ÆT PLX. Le modelé s'est étreûci ; on n'a plus ici la large touche du

(1) LÜBKE, *Deutsche Renaissance*, p. 403.

LÖTZON, *Deutsche Plastik*, p. 190, et ce que dit M. Adolphe Erman des médailles faites à Augsbourg.

xvi^e siècle : l'artiste s'est restreint à de la bonne grâce, de la finesse, de la distinction. Et pourtant, si on place les médailles d'Occo et de Carli l'une à côté de l'autre, on y trouve comme un air de famille.

CAMILLE PICQUÉ.

ANNEXES

Pour plus de détails biographiques, il y a à consulter Koehler, Brucker, le docteur Renauldin, C.-A. Rudolphi, l'article de M. Rathgeber dans l'*Encyclopédie* de Ersch et Gruber, le *Gelehrter Lexicon*, la *Bibliographie générale* de Didot et les deux volumes que feu notre confrère M. Hippolyte Kluyskens, professeur à l'Université de Gand, a publiés sous le titre : *Des Hommes célèbres dans les sciences et les arts, et des médailles qui consacrent leur souvenir*. C'est au tome II, page 255, que l'on a la biographie d'Occo et la description de ses médailles. Le Cabinet de Berlin en possède deux. Quant à l'ovale décrit et gravé dans le premier volume (p. 429, pl. 97, n^o 2) du *Museum Mazzuchellianum*, Venise, 1761, il offre tout simplement le profil d'un des deux fils d'Occo. Le style de l'œuvre et le costume indiquent une œuvre du voisinage de 1630. La réponse du numismate augsbourgeois au géographe Ortelius, au sujet de la carte de Peutinger, m'a paru mériter d'être reproduite ici ; il vivait avec les savants et les artistes de la manière la plus obligeante : la lettre de Colius, ci-après reproduite, en fait foi.

ADOLPHE OCCO A ABRAHAM ORTELIUS.

Augsbourg, lundi 5 novembre 1582 (vieux style).

S. PER CHRISTUM.

Quantum ego studiis tuis faveam, aut promovere ea cupiam, tuis item petitionibus satisfacere desiderem, intelliges ex adjuncta altera schedula quam ad te mitto clarissime domine Orтели; videbis me non destitisse donec responsum tandem habuerim ab homine misanthropo. id quale sit ex schedula cognosces, quare omnino tibi consuluerim ut negocium illud ageres per præfatum juris utriusque Doctorem Johannem Romam aut per dominum Christophorum Hermannum, qui sunt huic Peutingero familiarissimi et ὁμόπιστοι nimirum papicolæ, quibus vel nihil vel parum sane familiaritatis nobiscum (quod olim Samaritanis et Judæis contigit) quos Lutheranos vocant et abscissa membra Ecclesiæ Christi, intercedit. ipsi videbunt in extremo judicio quis recte senserit necne. et ego hoc nomen libenter feram ut Lutheranus dicar, quanquam nullius adductus jurare in verba magistri præterquam domini nostri Jesu Christi, is quod præcipit sequar, quod minus aversus et totus si surgeret orbis et omnes totius mundi cacodæmones tamen ut aliter sentiam non me absterreri paciar.

Sed hæc non sunt hujus loci, tu curabis negocium ut dixi per alterutrum, cui et chartam dabit depingendam, id quod mihi (sat scio per infidentiam suam) non permetteret.

Ego quantum in me erit chartam illam provincialem libens investigare juvabo ut rectam et γνησίην habere possis, siquidem meam operam ea in re requirant. sed non mihi fidunt nec quemquam admittit in bibliothecam

avitam nisi familiarissimos et intimos. Habes sententiam meam cui obsequere si placet. Ad tuam sententiam de dictione ΒΕΡΟΙΑΙΩΝ (1) facile tibi assentior et fieri potuit ut pro AA legerim. de nummo cujus sit, non mihi satis constat cujus sit, forte dom. Marci videbo per occasionem. Quod reliquum est peccit a me dom. Marcus id quod in altera schedula videbis. Ego nullum historicum latinum scio qui ea de re scripserit; ex Græcis tibi si quis notus est obsecro mihi significes; scio diversum genus Hippodromi fuisse Græcorum a Romanis, qui tamen Græcos imitati sunt, sed Græci trigas non habuerunt sed quadrigas et bigas tantum et equos solitarios decurrentes ut forte in Olympicis factum ut ex Cicerone constat qui Ennium adducit « Sicut fortis equus spacio qui forte (sic) supremo vicit Olympia nunc senio confectus quiescit. » Sed nescio quid ea de re scripserim, tu quæso interpone iudicium et sententiam tuam et pauca ad hæc dom. Marci petita responde : feceris et mihi et domino rem sane gratissimam; ego vicissim de te quoque benemereri studebo.

Bene vale et saluta dom. Joannem Vivianum Plantinum et amicos. Augustæ Vindelicorum, Anno salutis MDXXCII Nonis Novembris.

Tuus ex officio Adolphus Occo.
Med. R. P. Aug.

LETTRE N° 2.

ADOLPHE OCCO A JACOBUS COLIUS ORTELIANUS.

Augsbourg, mardi 6/16 février 1599.

S. P. Gratissima mihi fuit epistola tua doctissima qua

(1) Voir les monnaies de Beroea, dans la *Cyrrhestica*.

ad incomptas meas literas respondere dignatus es, Vir Clarissime, illa que ad Græcorum nummorum considerationem hortaris facerem id quidem perlubenter nisi et ætās et valetudo ab hoc studio quasi retraheret : faciam tamen quod potero dum mihi superstiti esse contigerit, atque eo in negotio utar opera etiam Dom. Hoschelii qui me de aliis atque aliis interpretationibus subinde admonet, id autem totum negotium Dom. Freer expediendum relinquam, cujus fœtum expectamus, et quid præstiterit in antiquitatis studio videbimus. que vero tu in hujus argumenti genere observaveris, lubentissime si miseris videbo, et vicissim mittam ea, que ex Græcis aliquot nummis descripsi. res est magni laboris et industriæ et ego non tantum mihi sumo ut huic operi quale potes satisfacere possim, quare posteris commendabo. Goltzius in Græcia sua multa præstitit, atque aliis ansam cogitandi præbuit, cujus exempla in officinis non amplius extare doleo ; possent enim multis esse usui, hoc idem fiet in aliis ejus operibus, quæ jam magna ex parte desiderantur, ita fieri solet plerumque omnibus bonis autoribus : Quod ad diligentiam tuam attinet, quam in libellum meum impendisti maximas tibi gratias et habeo et ago, relaturus si potero, atque utinam gratificari tibi possem emendis his quos petis nummis, sed nulli venales extant : Julium aureum cum imagine ipsius ne videre quidem me memini. scis qui sint alii cum Hircio et Planco ni fallor. Galba et Caius rari quoque sunt ut scis, de Diadumeniano æreo videbo si vixero, non satis mihi constat an viderim nec ne, scio thesaurum æreum, in quo nisi reperiam frustra alibi perquirendo laborabo : Libello meo Impp. nihil insuper addendum puto, Græca cum Latinis aut Romanis parum conveniunt. Lazius οὐ μοι ἐπέσκει nec satisfecit in opere

suo illo Græco, sed variæ sunt hominum sententiæ et suum cuique pulchrum. Ad me quod attinet, Clarissime Coli, faciam ut beneficia quibus respondere non possum grata recordatione et memoria colam, majora ni sunt et illustriora quam solvendo iis esse possit tenuis et angusta suppellex mea. Vale, mi Clarissime, et si grave non est vel paucis rescribe, quod si quaternio aliquando excusus fuerit de libello meo, hunc quæso ad me mitte, ita enim facere solebat Plantinus etiam piæ et reverendæ memoriæ ante annos plus minus XX. Salutat te amplissimus dominus noster VIVIR R P C et Hoschelius cui tuas legendas obtuli. Augustæ Vindelicorum, 6/16 Feb. 1599.

Qui te reveretur amatque
Adolphus Occo, Med.

Clarissimo Viro Jacobo, Colio Orteliano, Domino et amico observando. Antuerpiam.

